



**HAL**  
open science

## Réflexion

Christophe Mileschi

► **To cite this version:**

Christophe Mileschi. Réflexion. Les recherches-actions collaboratives : une évolution de la connaissance, Presses de l'École des Hautes Études en Santé Publique, 2015, 978-2-8109-0377-1. hal-01546877

**HAL Id: hal-01546877**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01546877>**

Submitted on 16 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

réflexion et action  
penser et agir  
dire et faire  
parler et modeler  
théoriser et pratiquer

entre ceci et cela,  
des siècles et davantage d'habitudes et de conformismes  
– ayant partie liée avec des intérêts aussi puissants qu'enchevêtrés –  
ont creusé des fossés profonds  
ont érigé des murailles insurmontées  
ont dressé des miradors de surveillance armée  
ont tendu des barrières de fil de fer barbelé qu'on ne traverse qu'au prix  
d'y laisser de beaux bouts de sa peau.

La tête et les jambes.  
La tête commande et les jambes obéissent.  
Le chef commande et les serviteurs servent.

Le chef, le chef, le chef, le chef,  
le mot « chef », ça vient du mot « caput » en latin, « caput, capitis »  
et en latin, caput, ça ne voulait pas encore dire *kaput* comme au temps de la collaboration  
pétainiste, « caput » ça voulait simplement dire la tête,  
tête de bête ou tête d'homme.

Caput, capitis donne entre autres « capital », le substantif et l'adjectif,  
capital humain, par exemple,  
ou peine capitale, par exemple,  
qui est la peine qui vous coûte votre tête.

Et il est tout de même étrangement révélateur que « capitalis »,  
d'où vient le « Capital » envisagé par Marx,  
signifie en latin :  
« mortel, fatal, funeste ».

La tête, caput, c'est le chef capital, c'est le chef qui commande le corps  
c'est la tête-chef qui règne et règle et gouverne l'action  
c'est la pensée-chef qui guide et dirige et ordonne  
et quant à lui, le corps-serviteur exécute.  
Le praticien,  
le praticien est toujours supposé être le serviteur d'un chef,  
les jambes exécutantes d'une tête pensante.

Et généralement, cette tête, cette tête qui pense et qui ordonne,  
cette *caput* qui décrète ce qu'il est capital de savoir et donc de faire,

cette tête pensante,  
ce n'est pas la sienne.

La pratique du praticien est toujours supposée au service d'une pensée élaborée ailleurs,  
dans une autre tête que la sienne.

D'autres têtes ont pensé pour lui, pour la paire de jambes qu'il est,  
et il règle supposément son pas sur les ordres que des têtes pensantes ont définis pour lui.

Inversement, le théoricien, c'est la tête, et il n'est pas censé s'occuper  
de ce que font les jambes du praticien.

C'est déchoir pour la tête que de se compromettre dans le jeu de jambes :  
les jambes bougent sur commande sans que la tête ait besoin d'y penser encore  
elle y a pensé par avance une fois pour toutes  
et désormais elle impartit ses ordres comme elle respire  
sans effort  
sans devoir vérifier qu'ils sont exécutés.  
Sûre de son fait et de son droit.

Et dès lors que la tête doit se mêler de questions pratiques,  
c'est que quelque chose ne tourne pas rond.

Le vrai, le grand, le noble théoricien  
ne condescend jamais au niveau où les idées s'incarnent.  
Les êtres et les choses sont des essences et des quintessences  
et s'ils ont l'audace d'excepter aux règles que la tête a conçues,  
c'est qu'ils sont dans l'erreur.

Les exceptions à la règle ont le tort d'être ce qu'elles sont.

Car la règle a toujours raison sur le phénomène.

Les exceptions du praticien doivent se plier à la règle du théoricien.  
Sinon, elles sont frappées de nullité,  
nullité à entendre dans toutes les acceptions du terme.

C'est un conflit ancien, celui qui oppose la tête et les jambes,  
la règle et le phénomène.  
Disons qu'il date d'au moins 2000 ans, mais peut-être bien plus,  
et qu'il caractérise ce qu'on appelle l'Occident.

Sous ce conflit ancien, ce qui continue d'agir et d'instruire,  
c'est la dispute entre l'âme et le corps,  
c'est le partage intraitable entre la chair et l'esprit.

Le corps indigne sans âme, l'âme purifiée d'être délivrée du corps.  
La chair suspecte de toute vilenie, l'esprit s'élevant d'autant mieux que la chair est flétrie.

À l'école, encore, toujours,

l'école de la république,  
l'école de l'émancipation,  
l'école prétendument de l'affranchissement de tous et de la promotion de chacun,

à l'école,  
on continue, encore et toujours,  
de contraindre le corps dans la fixité,  
de l'enclouer à sa chaise, à son banc d'école,  
tandis que l'esprit goûte les délices du vrai savoir,  
le vrai savoir dégagé de toute contingence,  
de toute compromission avec la réalité de la chair, des humeurs, des sucs gastriques, des excréments,  
de toute collusion avec la concrétude corporelle.

DE MÊME :

Le praticien est indigne sans théorie,  
la théorie est plus pure d'être détachée des phénomènes.

À cause de cette dispute ancienne,  
dont l'Église s'est mêlée sans cesse,  
prenant fait et cause pour l'âme contre le corps,  
fait et cause pour ce qu'on ne voit pas contre ce qui est,  
fait et cause pour l'idée contre le sens et contre les sens,

à cause de cette querelle ancienne,  
nous avons aujourd'hui encore des idées fort confuses sur ces questions,  
et du mal, bien du mal,  
et de la peine,  
et de la douleur,  
à les penser et à les agir sereinement,  
en dehors des préjugés que les siècles ont construits avant nous,  
autour de nous,  
sur nous et  
en nous.

À nos dépens.

Querelle ancienne, qui tantôt, le plus souvent, a vu l'âme et l'idée pure triompher  
de l'évidence palpable,  
et tantôt, moins souvent, l'empirisme et le pragmatisme, l'expérience et le concret damer le  
pion  
à la théorie éthérée.

Aujourd'hui, sur ces questions, nous n'en savons pas plus qu'hier mais, peut-être,  
peut-être sommes-nous mieux qu'autrefois désireux et en mesure de chercher  
des voies nouvelles,  
une réconciliation.

MAIS

Cette réconciliation ne peut pas consister en une reddition face à l'autre d'un des termes de la querelle.

La tête ne doit pas renier ce qu'elle est en s'inclinant devant la maîtresse Expérience sensible,

comme le voulait ce cancre de Léonard de Vinci,

ni les jambes renier ce qu'elles sont en s'inclinant devant la déesse Idée pure,

comme le voulait ce dictateur de Platon.

Réflexion, action, ne sont que deux noms deux visages deux versants que *nous* distinguons là où il y a unité.

U-ni-té !

Une unité que nous ne sommes capables de penser que par secteurs,

en opposant le geste et l'idée,

mais une unité qui est certaine et palpable et pensable au moment où,

par exemple,

face au danger,

*je prends mes jambes à mon cou.*

Alors, le cou, la tête, et les jambes, ne font plus qu'un,

et bien malin

ou bien stupide

celui qui dirait

que c'est encore la tête qui commande et les jambes qui exécutent.

Face au danger, les jambes pensent elles aussi,

aussi vite et peut-être plus vite que la tête,

et elles fuient,

elle fuient pour sauver la tête qui se laisse emporter sans rien dire ni rien penser d'autre que :

laissons-nous emporter par les jambes !

Et la tête,

si elle pouvait,

fuirait de même,

avant même d'y avoir songé.

Réflexion, action.

Le programme de philosophie des écoles a longtemps opposé ces versants,

et nous sommes accoutumés à les penser séparément,

et même en opposition réciproque.

Il serait temps d'en finir.

*Oui, il est temps d'en finir.*

Il est temps de débusquer partout

les vieilles rengaines qui nous sectionnent encore en deux morceaux,  
l'un vil, le corps, siège des actions irréfléchies,  
l'autre noble, l'âme, siège des réflexions.

Il est temps de travailler, comme vous le faites ici,  
à la fin de la dichotomie qui dresse encore plus ou moins surnoisement réflexion contre  
action,  
il est temps d'œuvrer à l'avènement de l'ère de la *réflaction*.

Le théoricien qui ne se soucie pas des événements pratiques est un sot ou un pédant.  
Dans le meilleur des cas, théoriquement parlant, c'est un monstre incompetent.

Le praticien qui ne pense théoriquement pas sa pratique est un rustre ou un arrogant.  
Dans le meilleur des cas, pratiquement parlant, c'est un incompetent monstrueux.

La théorie, les idées, le plus beau et puissant système d'idées qu'on puisse imaginer  
ne sont rien, strictement rien, à proprement parler, s'ils ne rencontrent pas les faits et les  
affects :  
sans jambes, sans corps, une tête ne pense pas.

Essayez de couper une tête de son corps, et demandez-lui ce qu'elle pense  
du théorème de Pythagore  
ou des cours de la bourse,  
ou même, plus simplement, du temps qu'il a fait avant-hier.  
Vous verrez : sans corps, une tête ne pense plus rien de rien.

Qu'importe, j'entends aux fins de connaissance et de pratique,  
qu'il existe des théoriciens qui sont capables de croire  
que leurs idées sont pures de tout compromis factuel :  
bientôt, les idées les plus désincarnées prennent forme et corps dans le monde :  
les ombres sortent de la caverne et dansent parmi les choses,  
et modèlent les choses et les êtres.  
Ce qu'on peut espérer des théoriciens,  
ce qu'on devrait *exiger* d'eux,  
c'est qu'ils s'interrogent aussi, de temps à autre,  
sur les mondes réels qui risquent de sortir de leurs théories pures.,  
et qu'ils se frottent autrement que dans leur cloche pneumatique au réel.

Car tant que les théoriciens continueront  
de croire ou de faire comme s'ils croyaient  
qu'ils servent la pensée pure,  
la vérité désincarnée,  
la science désintéressée,  
tant qu'ils mentiront sur les implications intimement concrètes de leurs théories,  
les théoriciens continueront d'être,  
sciemment ou à leur insu,  
les valets de pouvoirs assassins, d'intérêts très concrets, de puissances d'argent et de  
destruction,

ils continueront de pourvoir les pouvoirs en alibis inattaquables,  
parce que théoriquement fondés :

« La guerre ! L'homme, toujours lui, l'homme à la tête de chiffres et de supputations sentant la voûte de sa vie adulte sans issue et qui veut se donner un peu d'air, qui veut donner un peu de jeu à ses mouvements étroits, et voulant se dégager, davantage se coince.

La Science, l'homme encore, c'était signé. La science aime les pigeons décérébrés, les machines nettes et tristes comme un thermocautère sectionnant un viscère cependant que le malade écrasé d'éther gît dans un fond lointain et indifférent. »

(Henri Michaux, *Ecce homo*, in *Épreuves, exorcismes*.)

Et d'autre part :

La pratique, les actes et les actions, les décisions factuelles et concrètes ne sont rien, et même à proprement parler elles n'existent pas et ne peuvent même exister, sans être adossées à une pensée.

Qu'importe, j'entends aux fins de pratique et de connaissance, qu'il existe des praticiens, de quelque domaine que ce soit, qui ne seraient pas en mesure de dire quelle est leur théorie, leur pensée sur leur propre pratique, qui seraient en difficulté si on leur demandait de dessiner le système d'idées qui détermine leur pratique. Bien qu'ils l'ignorent eux-mêmes, les praticiens sont toujours déjà des théoriciens, des idéologues qui appliquent, fût-ce à leur propre insu, leurs idées sur le monde. Ce qu'on peut espérer des praticiens, ce qu'on devrait *exiger* d'eux, c'est qu'ils fassent cet effort de retour sur eux-mêmes qui leur permettrait de préciser en quoi ils croient, et quelles idées de l'humain, et du monde, et de la place de l'humain dans le monde les font agir ainsi plutôt que d'une autre façon.

Car tant que les praticiens continueront de croire ou de faire comme s'ils croyaient que la pratique peut se passer de toute théorie, que le réel dicte en quelque sorte ses règles, que le fonctionnaire n'a pas à penser mais seulement à fonctionner, que la théorie c'est bien beau mais que les faits s'en moquent, tant qu'ils ignoreront que tout acte s'inscrit dans un projet d'ensemble, les praticiens seront, sciemment ou à leur insu,

les exécutants d'une théorie générale qu'ils ignorent,  
les serviteurs aveugles d'un programme pour l'homme et pour le monde,  
d'un programme qu'ils se refusent à penser :

« Je tiens à déclarer que je considère ce meurtre, l'extermination des Juifs, comme l'un des crimes majeurs de l'Humanité (...) mais à mon grand regret, étant lié par mon serment de loyauté, *je devais dans mon secteur m'occuper de la question de l'organisation des transports*. Je n'ai pas été relevé de ce serment... (...) Je ne me sens donc pas responsable en mon for intérieur.(...) *J'étais adapté à ce travail de bureau dans le service, j'ai fait mon devoir, conformément aux ordres. Et on ne m'a jamais reproché d'avoir manqué à mon devoir.* »

SS Obersturmbannführer Adolf Eichmann

Il est temps que les théoriciens cessent de se réclamer  
plus ou moins sournoisement  
du fantasme mortifère et pervers de l'Omniscience.

Il est temps que les praticiens cessent de se réclamer  
plus ou moins sournoisement  
du fantasme pervers et mortifère de l'Omnipotence.

Il est temps de ne plus se soumettre à l'injonction de choisir sa place  
entre le marteau de la pratique  
et l'enclume de la théorie.

La théorie, c'est de l'action différée.

La pratique, c'est de la théorie agie.

La pensée est un acte en puissance.

L'acte est une pensée en situation.



« Mais je pense que l'on a aussi une obligation de prendre certaines des choses auxquelles on réfléchit et de les présenter de façon à ce qu'elles soient compréhensibles pour un public large, en pensant à comment les gens peuvent lire ça et en tirer leurs propres conclusions. Je ne pense pas que nous les universitaires nous connaissions le monde mieux que n'importe qui d'autre. Mon avis est que lorsque je travaille avec des organisations sociales elles savent ce qu'elles veulent et ce qu'elles font mieux que moi, et ce n'est pas mon travail de leur dire ce qu'il faut qu'elles fassent, l'idée ne me viendrait même pas. Mais là où je peux parfois être utile c'est quand elles veulent savoir comment ce qu'elles font est relié à ce qui se passe dans le capitalisme, quelle est la relation entre ce qu'elles font et la lutte anticapitaliste. Si elles veulent réfléchir sur cette relation, je peux m'asseoir avec elles et essayer de comprendre ce qu'elles font en relation avec des pratiques et des questions plus vastes. Je pense qu'au sein du monde universitaire on essaie de développer ce panorama de comment fonctionne l'économie, ou comment se déploie la politique, et c'est parfois utile pour les organisations politiques et les mouvements sociaux. Donc je pense qu'il faut que l'on maintienne ouverts des espaces au sein du monde universitaire pour des travaux progressistes, et que l'on maintienne des liens avec des organisations sociales de manière à ce que l'on apprenne d'elles et qu'elles apprennent de nous, dans le processus de lutte politique. »

David Harvey